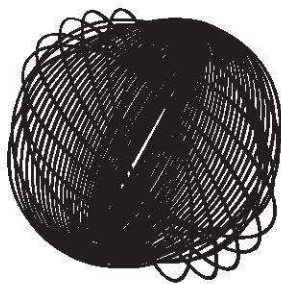


DU MONDE ENTIER

MARCO MANCASSOLA

# LA VIE SEXUELLE DES SUPER-HÉROS

ROMAN  
TRADUIT PAR VINCENT RAYNAUD



*nrf*

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LES LIMBES

*Du monde entier*



MARCO MANCASSOLA

LA VIE SEXUELLE  
DES SUPER-HÉROS

roman

*Traduit par Vincent Raynaud*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

LA VITA EROTICA DEI SUPERUOMINI

© Marco Mancassola.

*Première publication en Italie en 2008 par Rizzoli,  
une marque de RCS Libri, SPA, Milan.*

© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

*Livre premier*

**MISTER FANTASTIC**

\*

MAI 2005 – AVRIL 2006





Autrefois, c'était le centre du monde : un bouquet de tiges en béton plantées dans le granit, un dédale de rues dont les bouches d'égouts dégageaient en permanence la vapeur du rêve. Autrefois, c'était sa ville, l'endroit où il accomplissait ses hauts faits, où il projetait ses exploits, où sa femme l'aimait sans réserves et où la moindre phrase prononcée sonnait comme une réplique parfaite.

En bas, Manhattan brillait comme un mirage dans l'éclat de cette fin de matinée. Red Richards passa une main sur son front. Il observait la ville à travers la verrière du sauna panoramique, au vingt-neuvième étage du George Hotel. La température augmentait et sa peau laissait filtrer la transpiration, ainsi qu'une inquiétude fluide, insaisissable, qu'il n'aurait su décrire. Il plissa les yeux. Voici New York. Voici sa ville, lumineuse et distante, derrière la vitre du sauna d'un hôtel de luxe.

Il s'efforça de se détendre. Au fond, il était dans un lieu conçu pour la détente. Red fréquentait régulièrement ce sauna, il y venait pour expulser les toxines et les soucis, et pour s'abandonner chaque fois à la contemplation que lui inspirait la vue de ce décor. Autour de lui, dans la pénombre, d'autres hommes silencieux étaient allongés

sur des bancs de bois, le regard perdu au-dehors. Tout n'était que calme et sueur, avec une bonne dose d'indifférence réciproque. Du moins c'est ce qui se passait d'ordinaire. Car ce jour-là, en fait, il en allait autrement.

Il y avait quatre hommes. Lorsqu'il était entré dans le sauna, Red avait perçu le silence soudain et reconnaissable entre tous d'une conversation interrompue et, une fois qu'il eut pris place, il avait senti leurs regards curieux tels des tentacules qui commençaient à l'effleurer dans la maigre lumière. Red était devenu nerveux. Il n'aimait pas qu'on l'identifie. Même s'il n'apparaissait plus à la télévision depuis vingt ans, il savait que sa photographie illustrait parfois un reportage consacré aux gloires des décennies passées ou un article concernant son fils Franklin.

Des années auparavant, Red avait choisi de fuir la lumière des projecteurs, il avait renoncé à la gloire et cédé la place à Franklin. Non sans soulagement, il s'était libéré du regard des autres. Il s'était libéré de l'intérêt des médias, des commérages et de cette vibration excitée, morbide, qui entoure les gens trop célèbres. Il s'était libéré de l'embarras que provoque le fait d'être reconnu partout. Et c'est pour cette raison qu'il se sentait à présent mal à l'aise, observé par ces hommes à l'intérieur du sauna, tandis que la transpiration coulait sur son corps élastique.

Le bois était brûlant. Une gêne ridicule le retenait sur le banc. Tout en feignant d'être absorbé par la vue du décor, il laissa les secondes et les minutes s'écouler, une succession d'instant dilatés par la chaleur. Les hommes qui l'entouraient étaient tous plus jeunes, une information que, malgré lui, il lui arrivait d'enregistrer de plus en plus souvent. En outre, ils semblaient résistants. Aucun d'eux n'avait l'air de vouloir quitter le sauna. Il pouvait les entendre respirer dans le silence cuisant.

Il savait qu'il était tard et qu'une voiture l'attendait au bas de l'immeuble pour le conduire hors de la ville. Il savait qu'il avait des choses importantes à faire et que tout cela était stupide, cette volonté de tenir plus longtemps que les autres n'avait aucun sens. À présent la chaleur était insupportable. Il se leva d'un bond. La transpiration dégouлина le long de son corps pendant qu'il restait debout, en proie à un vague vertige, et se voyait à travers les yeux des autres : voici Red Richards, Mister Fantastic, l'Homme de Caoutchouc, vieille gloire des histoires de super-héros du vingtième siècle. Le voici qui titube près de la verrière, nu et déshydraté, avec tout Manhattan comme éclatante toile de fond.

Une fois dehors, l'air frais et la douche sous laquelle il se précipita le sauvèrent. Il s'agrippa au mur et laissa l'eau couler sur lui. Il se sentait presque sur le point de se liquéfier. C'avait été une folie de rester si longtemps à l'intérieur du sauna, le type d'imprudences contre lequel les médecins le mettaient en garde depuis des années. *Ton corps est spécial, Red. Il exige des attentions spéciales.*

Il lui fallut deux minutes pour commencer à se sentir mieux et calmer les battements convulsifs de son cœur. Les médecins lui conseillaient également de ne pas se servir de ses pouvoirs, en dehors d'une série d'exercices hebdomadaires pratiqués sous la surveillance de spécialistes. Malgré cela, il étira les bras sous la douche avec précaution. Jusqu'au sol puis en arrière. Il ne perçut qu'une légère brûlure, en fit de même avec le cou, vers le haut, et gonfla la poitrine comme un accordéon. Sa tête aussi s'élargit, il essaya de lui donner la forme d'un parapluie rudimentaire, un vieux truc qui remontait à l'époque où Franklin était enfant et qu'il lui arrivait encore de répéter sous la douche. Le mouvement provoqua un élanement.

Il renonça. Si quelqu'un l'avait observé, il aurait eu l'impression que des mains invisibles s'amusaient à manipuler ce corps, à le tirer et à le modifier, avant de le ramener chaque fois à sa forme originale. Sa forme. Son corps. Au fil du temps, Red Richards en était arrivé à croire que son véritable talent, son véritable super-pouvoir, n'était pas la capacité de déformer son corps mais celle de revenir chaque fois à sa forme de départ. Avec l'âge, la matière caoutchouteuse dont il était fait avait perdu un peu de ses propriétés, elle était devenue moins élastique et considérablement plus sensible. Et pourtant, malgré le poids des ans, malgré les mille façons dont il avait été allongé, élargi et déformé, son corps avait conservé une forme identique. C'était là le miracle accompli par Red Richards. Ou peut-être sa malédiction. *Je suis toujours le même. Je suis toujours moi*, songea-t-il, alors que la température de son corps s'abaissait lentement.

\*

Un peu plus tard, il gagna les vestiaires, confortablement enveloppé dans un peignoir en éponge et dans les douces sonorités de la musique diffusée à travers tout l'étage. Il éprouvait une satisfaction empreinte de mélancolie. Peut-être était-ce dû à la façon dont les dernières traces d'humidité disparaissaient de la surface de sa peau, une molécule après l'autre, ou à l'impression de propreté qu'il éprouvait, ou peut-être était-ce le fait, simple, élémentaire, d'avoir un corps : *mes bras. Mon ventre. Mon sexe*. Il resta immobile à côté du vestiaire en bois où il avait rangé ses vêtements. Il secoua la tête. Jamais il ne se résignerait à la suite de sensations contradictoires, de désirs sans nom et d'instincts obscurs que représentait pour lui le vieillisse-

ment. Par exemple son embarras, avant, dans le sauna : vraiment absurde. Lui, l'ancien super-héros, l'homme mûr, le scientifique qui faisait autorité, le président de la Fondation Richards, réagir de manière si paranoïaque. Comme un gamin timide. C'était à cela qu'il pensait, dans l'air tiède des vestiaires, tandis que sa peau finissait de sécher. Puis il ouvrit son vestiaire et vit ce que quelqu'un y avait laissé.

À l'intérieur, il y avait une feuille de papier. Elle était posée sur son pantalon, blanche et pliée en deux. Red l'observa sans la toucher, pendant que son corps se tendait instinctivement, prêt à se jeter sur d'éventuels périls. Autour de lui, le monde changea de consistance et devint une dramatique liste de données. La lumière dans la pièce. Le bruit que faisait l'eau d'une douche. La vibration de la climatisation. Red avait été un guerrier, il avait survécu à mille attaques et connaissait les moments comme celui-ci. Les moments où la réalité se transforme et où chaque chose devient importante. Chaque chose est un signal, elle est différente de ce qu'elle semble et peut contenir une menace, ou bien aider à interpréter un nouvel élément, un objet qui n'est pas à sa place et a déclenché l'alarme.

Une feuille de papier. Dans son vestiaire. Red la prit délicatement entre ses doigts. Il allongea le bras de quelques mètres et abandonna la feuille à distance de sécurité. Puis il la laissa par terre, dans un coin de la pièce, comme s'il s'agissait d'une scorie infectée. Il se concentra sur ses vêtements qu'il examina un par un avec soin, sans rien trouver. Aucune couture suspecte, rien qui trahisse la présence de micros, de minuscules gouttes de poison épidermique ou de quelque autre maléfice déjà affronté par le passé, quand sa vie était perpétuellement prise pour cible. En réalité, il

avait l'impression qu'on n'avait pas touché à ses vêtements. Il soupira. Il ne lui resta plus qu'à allonger de nouveau le bras pour récupérer la feuille. C'était du papier, rien de plus, un simple vélin blanc qu'il déploya enfin. Il lut le message qui y était écrit :

#### ADIEU CHER MISTER FANTASTIC

Seulement ces quelques mots, en majuscules, tracés par une imprimante. Red ne comprenait pas. Une formule si simple et si mystérieuse. Qui pouvait donc avoir forcé son vestiaire pendant qu'il était au sauna afin de lui laisser pareil message ?

Il continua à regarder fixement les mots comme s'il s'attendait à en voir d'autres se matérialiser sur la page. Y avait-il une allusion qu'il ne parvenait pas à saisir ? Son cerveau de scientifique travaillait méthodiquement. Il chercha une possible anagramme, un code, un message caché. Dans sa vie, il avait eu affaire à des langues de toutes sortes, réelles ou inventées, vivantes ou mortes, en usage ou disparues, mais la formule ne lui rappelait rien de connu.

#### ADIEU CHER MISTER FANTASTIC

Red renonça. C'était visiblement un étrange salut. Un désaxé avait décidé de lui faire ses adieux. Peut-être un vieil admirateur envahissant ou quelqu'un qui pensait avoir eu une relation avec lui ? Il replia la feuille et la glissa dans une poche de son pantalon, en se demandant si cette curieuse plaisanterie valait la peine qu'il s'inquiète. Peut-être que non. Il l'ignorait. Dans la solitude des vestiaires, il commença à s'habiller.

\*

Il entendit un bruit. Il lui fallut quelques instants pour l'interpréter et associer ce son à une pensée précise, une possible origine. Battement. Verre. Hésitant, Red se mit en mouvement et refit en sens inverse le trajet des vestiaires jusqu'au sauna. Il ne croisa personne, le silence était complet. Seulement ce battement.

Incrédule, le souffle court, il se retrouva de nouveau près de la porte du sauna. À l'intérieur, quelqu'un frappait. Red vit la main sur la vitre. Il songea furtivement qu'une personne était restée enfermée et appelait au secours, et il se dit qu'il devait l'aider, il devait sauver une vie, exactement comme il avait eu l'habitude ou du moins l'illusion de le faire autrefois. Sauver une vie. Pourtant, ce battement n'était pas un appel au secours, il était trop paisible, on aurait dit une *invitation*.

Lorsqu'il ouvrit la porte, la chaleur l'assaillit une nouvelle fois, telle la respiration d'une énorme bouche. Il parvint tout juste à distinguer la silhouette d'une personne qui, entre-temps, s'était déplacée dans la pénombre. Une silhouette de femme. Troublé, Red demeura sur le seuil et se demanda ce que faisait une femme dans le sauna des hommes, où étaient les clients de tout à l'heure et s'il pouvait, lui, y retourner après y avoir déjà passé autant de temps. Paralysé par des pensées si rationnelles, il hésita, jusqu'au moment où il sentit qu'elles devenaient aussi vagues qu'un bruissement qui s'éteint. Alors il referma la porte derrière lui. Dans le sauna, le silence était encore plus profond. Il n'y avait que son souffle et celui de la femme.

Ils étaient seuls. Elle se retira un peu plus loin, dans la chaude niche au fond du sauna et, de cette position, se mit

à l'observer tranquillement, comme si elle l'attendait depuis toujours. Red s'approcha. Il s'assit à côté d'elle. Dans l'obscurité, il ne distinguait pas son visage. Il voyait ses jambes luisantes de sueur, les poils de son sexe qui brillaient et le triangle de peau blanche laissé par le maillot de bain. Il voyait ses bras fins, la forme de ses seins. Ils restèrent ainsi, assis l'un près de l'autre, à transpirer et respirer, et chacun d'eux vibrait, chacun examinait le corps de l'autre. Red se sentait troublé, il avait chaud, une chaleur qui l'enserrait de plus en plus fort, qui pesait sur sa poitrine et le faisait haleter. Son sexe était comme de la pierre brûlante contre la peau de la cuisse.

Il savait qu'elle souriait. Même s'il ne pouvait la voir tout entière, il le savait. Il savait aussi qu'il avait envie de la toucher, alors il tendit la main, et cela lui parut magnifique, presque émouvant, qu'il pût y avoir un lien si direct entre désir et action. Si immédiat. Il lui effleura un sein. Émerveillé, intimidé, il suivit la courbe de sa chair et enfin il serra, de plus en plus fort. Lorsqu'elle chercha son pénis, lui aussi se sentit ferme entre ses mains. Ça ne lui était plus arrivé depuis des années. Soudain, il avait le sentiment d'être réel, définitif : *Me voici, voici mon corps, je n'ai pas besoin de m'allonger, je n'ai pas besoin de me déformer. Voici mon sexe entre tes mains. Et voici ton pubis sous la mienne... Voici ton doux duvet, la fente entrouverte. Même nos souffles semblent solides, effroyablement lourds, dans la chaleur de plus en plus étouffante...*

Il se secoua. Il battit les paupières. Il était en voiture, sur la banquette arrière, tandis qu'au-dehors le paysage défilait, impassible. Verdure. Arbres. Déjà en plein New Jersey. Étourdi, Reed respira profondément et s'efforça de coller à cette nouvelle réalité. Le véhicule circulait sur la route à moitié déserte. Il avait dû s'endormir d'emblée, dès que



le chauffeur était passé le prendre à la sortie du George Hotel et qu'ils se furent mis en chemin, vers la sortie de Manhattan.

Il avait sommeillé pendant tout le trajet. Son regard croisa celui du chauffeur dans le rétroviseur et celui-ci lui sourit d'un air complice, ce qui fit naître chez Red un désagréable doute. Et si le chauffeur avait deviné de quoi il rêvait? Avait-il émis quelques gémissements de trop? Mal à l'aise, il se redressa sur son siège et fit de son mieux pour cacher la quasi-érection qu'il avait encore entre les jambes.

« C'est bon », affirma le chauffeur qui continuait à lui sourire dans le rétroviseur. Il avait l'accent hispanique et le visage d'un homme dans la trentaine. Ce n'était pas la première fois qu'il l'accompagnait. Red savait qu'il était originaire de l'Équateur mais n'arrivait pas à se rappeler son nom.

« Comment? répondit-il, confus et encore secoué par la puissance de son rêve.

— On a réussi à regagner le temps perdu, expliqua le chauffeur. Vous vous souvenez? Quand on est partis, vous avez dit qu'on était en retard. »

En partie rassuré, Red hochait la tête, même si tout lui semblait encore étrange, légèrement distordu. La voix du chauffeur. Sa propre voix. La lumière trop forte qui baignait la route. Le soleil pénétrait à travers les vitres et provoquait une sensation de chaleur, d'étouffement. Red regarda de nouveau l'homme et fouilla ses souvenirs, comme si la possibilité de reprendre pleinement possession de la réalité et de quitter cet état de suspension dépendait de sa capacité à se rappeler le nom de l'autre. Il n'y arrivait pas. Trop abruti. « Je n'aurais pas dû dormir, murmura-t-il.

— Au contraire, vous avez bien fait », commenta le chauffeur. Puis il ralentit dans un virage, et c'est seulement quand la route redevint droite qu'il ajouta : « Dormir, c'est bon pour l'âme. Si seulement je pouvais, moi aussi », soupira-t-il.

Leurs regards se croisèrent une nouvelle fois dans le rétroviseur. Red s'aperçut que le jeune homme avait un beau visage, sain mais marqué par un tourment aisément reconnaissable. « Peines de cœur, affirma-t-il automatiquement et d'un ton presque paternel, comme un médecin qui identifie la maladie de son patient.

— Ma femme », confirma le chauffeur. Après un nouveau soupir, il n'hésita pas à évoquer le fond du problème : « Ce n'est plus comme avant. New York lui a fait perdre la tête. »

Red hocha la tête en signe de compréhension. Il n'avait pas grand-chose d'autre à dire. Les amours malheureuses lui paraissaient toutes tristes, toutes plus ou moins identiques. Toutes faites de confessions urgentes, de tourments qu'on lisait sur les visages.

À cet instant, Red toucha le sien, dans la vibration de l'automobile en mouvement. Son aspect l'avait toujours satisfait. Il avait vécu mille triomphes sans que jamais ses traits ne soient affligés de plis arrogants, et affronté mille désillusions, dont un divorce, sans en conserver le moindre signe d'amertume. Sur un visage en caoutchouc, rien ne persistait vraiment. Toute chose glissait sans laisser de trace.

Et pourtant, à présent il se sentait inquiet. Il se demanda s'il avait l'air endormi et s'il restait encore en lui quoi que ce soit de ce rêve si troublant, qui sait. *Je dois me reprendre*, songea-t-il. *Un après-midi intense m'attend*. Il baissa la vitre et fit entrer une bouffée d'oxygène, il laissa le bruit de l'air dissiper les traces de somnolence, les restes du rêve

érotique et la nuance de mélancolie dans la voix du chauffeur.

Ils gardèrent le silence pendant la fin du trajet. Deux hommes perdus dans leurs soucis respectifs. Puis la voiture suivit une allée dans les bois et, au loin, Red reconnut le drôle de bâtiment du centre spatial.

\*

On aurait dit un énorme champignon sans pied. Un téton qui pointait à la surface du sol. Une sorte de vessie gonflée. Chaque fois qu'il venait, la forme du bâtiment qui abritait le centre spatial inspirait à Red de nouvelles comparaisons : une demi-sphère basse et écrasée qui surgissait de nulle part dans le décor vert. Un endroit étrange. Instinctivement, on se demandait à quoi avaient pensé les architectes et, tout aussi instinctivement, l'époque à laquelle il avait été construit invitait à tirer d'évidentes conclusions. Les années soixante-dix. Trop d'acides en circulation.

En réalité, Red connaissait le projet de départ. Il savait que la forme courbe et écrasée entendait évoquer un organe humain bien précis, et que, si l'on observait la construction d'en haut, on verrait sur le toit un immense iris en verre de couleur verte. Un œil. Le centre spatial était un gigantesque globe oculaire qui affleurait à la surface du terrain et, plein de curiosité, scrutait le ciel avec une éternelle stupeur.

Red franchit les contrôles à l'entrée. Les vigiles le laissèrent respectueusement passer. Au fond, c'était toujours un homme important. Une ancienne gloire qui siégeait au comité scientifique d'une demi-douzaine d'institutions, dont celui du centre spatial. Red s'abandonna à ces pen-

sées et souriait de lui-même, car il savait que s'il avait fait demi-tour, il aurait entendu les vigiles échanger de tout autres commentaires. *Mais ce type... Oui, c'est lui. Le père de Franklin Richards.*

À l'intérieur, la température était fraîche et agréable. De jeunes chercheurs traînaient dans le hall, l'atmosphère était à mi-chemin entre celle d'une agence gouvernementale et celle d'un campus universitaire. La structure servait à la formation des jeunes astronautes, c'était un centre de conférences et un lieu destiné à diverses manifestations officielles : le genre d'endroit que les écoliers new-yorkais visitaient une fois par an et où l'on conduisait les diplômés de passage à New York afin qu'ils y assistent à des discours sur l'état de la recherche spatiale américaine.

« Richards! » s'entendit-il appelé. Il ne se tourna pas tout de suite. C'était inutile. Il savait qu'une femme traversait à présent le hall dans sa direction. Il savait qu'elle marchait d'un bon pas, presque celui d'un homme, et que même si elle ne faisait pas partie de l'armée ni d'aucun autre corps apparenté, tout chez elle évoquait le port d'une sorte d'uniforme : les vêtements élégants à la coupe stricte, les cheveux attachés, et aussi une expression mi-séductrice, mi-ironique que beaucoup de femmes comme elle, quinquagénaires célibataires à l'allure plaisante, affichaient comme un badge. Red savait tout cela. Tandis qu'il pivotait vers elle, il songea pour finir qu'il allait redevenir la proie de l'embarras qui le saisissait chaque fois qu'il faisait face à la Femme à l'Œil.

« Je commençais à croire que tu n'arriverais plus, dit-elle. Red Richards en retard de quelques minutes. Un véritable événement. J'ai même appelé tes bureaux à Manhattan », ajouta-t-elle avec un sourire un peu trop chaleureux et d'un ton qui supposait une indiscutable intimité.

*Photocomposition CMB Graphic*  
44800 Saint-Herblain

ISBN : 978-2- . Imprimé en France.



# La vie sexuelle des super-héros Marco Mancassola

Cette édition électronique du livre  
*La vie sexuelle des super-héros* de Marco Mancassola  
a été réalisée le 12 avril 2011  
par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070128792).  
Code Sodis : N48149 - ISBN : 9782072434273.  
Numéro d'édition : 173723.